

M. LEGRAND

AU
FIL DE L'EAU

(Souvenirs d'un pêcheur)

ARRAULT ET C^{ie}
MAITRES IMPRIMEURS
— TOURS —

2^e édition.

un rideau de peupliers, je m'avançai naïvement, ma lettre à la main. Cette jeune femme nageait en effet dans le milieu de l'eau et tandis que je faisais des saluts, comme un pantin, sur la rive, je ne comprenais pas pourquoi cette dame s'obstinait à rester au loin. Cette situation se prolongea longtemps. Il fallut que la nageuse me priât d'aller l'attendre au château pour que je compris enfin qu'elle était nue sous l'eau.

Un soir qu'après un orage la rivière montait et s'était troublée, je tendis quelques verveux entre les coulées d'herbe, ainsi que j'avais vu faire par le pêcheur de la Roche-Guyon chez lequel nous descendions, mon oncle et moi.

Le lendemain matin j'allai les relever. Dans l'un je trouvai deux chevesnes plus gros que tous ceux que j'avais vus jusque-là. Dans un autre, que j'avais appâté avec un gros morceau de gruyère, j'aperçus une longue masse noire, mon premier gros poisson. Très ému, je pris l'engin par l'arçon et tirai. Une secousse violente répondit, et la carpe, ayant crevé le fond du filet, s'échappa. Je ne m'en consolai pas pendant longtemps.

III

MON PREMIER SAUMON

Ce ne fut que bien des années plus tard que je commençai de savoir pêcher. J'étais alors installé, toujours au bord de la Creuse, dans une propriété située à la limite du Haut-Poitou, dans un pays plus tourangeau que poitevin.

Derrière l'habitation se trouvait un jardin à la française avec, au milieu de la pelouse rectangulaire, un grand vase en

pierre qu'on disait provenir de Chanteloup. Cette pelouse était bordée par une longue terrasse qui dominait de sept à huit mètres le cours de la rivière. Derrière s'élevaient de hauts peupliers dont le pied baignait presque dans l'eau et entre lesquels on avait ménagé une large ouverture en forme d'arc pour avoir vue sur la vallée.

Que d'heures j'ai passées sur cette terrasse à regarder vivre la gent aquatique ! La rivière, en cet endroit, coule sur un radier rocheux. En été il y a 60 centimètres d'eau.

Je voyais les barbillons toujours immobiles, les ablettes et les dards toujours agités. Je me rappelle un gros chaboisseau, aisément reconnaissable, parce qu'il lui manquait une écaille à l'épaule. Pendant trois ans je l'ai vu à la même place derrière un caillou. Malgré les crues de 7 mètres, malgré les glaces, chaque printemps le retrouvait à son poste. Il faisait un petit tour dans le courant et revenait derrière son caillou. Cela m'a donné beaucoup à réfléchir sur le cantonnement des poissons.

Je notai qu'il y avait des périodes où l'on ne voyait absolument rien. On eût dit que la rivière s'était vidée de poissons. Jamais je n'ai aperçu un seul brochet dans ce courant. Même les barbillons ne montaient sur le gué que par hasard. Ils préféraient se tenir du côté opposé.

La rivière y était plus profonde et le courant violent. Parfois un énorme poisson sautait dans un éclaboussement d'eau et chaque fois j'éprouvais un saisissement qui me coupait la respiration. Une fois je vis comme un éclair un long fuseau d'argent décrire un V d'un bord à l'autre avec une telle vitesse que je ne l'aurais jamais cru possible si je ne l'avais vu.

A la lune de mai nous descendions après dîner au bas de la terrasse et, en équilibre sur deux pierres plates, nous écumions la rivière avec le lourd époussoir pour prendre les aloses au battage.

Le dimanche, par les beaux soirs de printemps, les gens du bourg allaient en promenade regarder les saumons sauter dans le barrage de l'usine. Que d'après-midi j'ai passés à les guetter dans le bruit de la chute et la poussière d'eau, montrant parfois leur dos dans les remous tordus, bondissant dans la lame verte du déversoir, retombant, recommençant plus loin, cherchant à voir ce qu'il y avait derrière cet obstacle avant de risquer le dernier saut.

Pendant dix ans je les ai regardés sans avoir idée de les pêcher. Et pourtant Dieu sait si j'aimais la pêche ! C'est inexplicable.

Souvent je voyais glisser sous la terrasse un long bateau noir, chargé de filets.

« Ohé ! Monsieur Maurice, me criait le grand Arsène, voulez-vous embarquer ? On va donner un coup aux Morinières. Y a de la marchandise dans la rivière an'huy. »

On rejoignait l'autre barque en aval. Arsène attachait la corde du filet après un arbre et, à grands coups de perche, traversait la rivière en ligne droite, tandis que le compagnon filait la nappe. Quand le bateau heurtait la rive, il sautait, filin en mains, et se hâtait de faire une double clef autour d'un saule. Quand il y avait un peu de crue, la manœuvre était difficile. Seul, Arsène était capable de la réussir. Un jour je vis le compagnon glisser sur la berge à l'atterrissage. En quelques secondes il fut emporté par le courant avec le filet.

Une fois la nappe posée, les deux bateaux remontaient sans bruit à 5 ou 600 mètres en amont. On partageait le grand trameil qui avait 300 mètres de long et les deux barques se séparant redescendaient le courant au long de l'une et l'autre rive en traînant le filet qui formait une vaste poche. Les saumons surpris reculaient, le nez contre le trameil, jusqu'à ce que les deux nappes fussent collées l'une contre l'autre. Avec

de longs crochets, on relevait alors les deux filets par la corde du bas et on sortait les poissons qu'on assommait à coups de sabot.

« Combien, Arsène ? — Dix-neuf, Monsieur, c'est un fameux coup ! »

Vers la fin de février 1893, passant près de l'usine, je vis sur l'écluse un pêcheur que je ne connaissais pas. Bien entendu je traversai la passerelle des turbines pour le voir de plus près.

C'était un homme entre deux âges, avec une barbe blonde et une décoration multicolore. Il pêchait au lover et lançait dans les bouillons de la chute. Quand il releva sa ligne je vis une crevette rouge au bout. Et subitement ce fut comme une illumination. Peut-être quelque réminiscence de livre anglais, quelque révélation de mon subconscient. D'un seul coup je compris que ce monsieur pêchait le saumon.

Dix minutes plus tard, je savais tout de son équipement. J'avais noté le calibre de sa soie, la longueur du bas de ligne en grosse racine, le poids du plomb et le montage du tackle avec deux doubles dorés montés à l'anglaise et une aiguille pour enfiler la crevette.

Le moulinet à lancer était encore inconnu. Le pêcheur lovait sa ligne sur le granit de l'écluse, lançait et récupérait en tirant la soie entre les anneaux. Et je dois dire que cette méthode me paraît encore aujourd'hui bien supérieure à toute autre quand on pêche en bateau ou sur un perré. La récupération ainsi pratiquée donne au Devon ou à la crevette une allure irrégulière plus attractive que l'uniformité du moulinage. Je trouve également que le vieux tackle à aiguille n'a pas les inconvénients qu'on lui reproche. Certains m'ont assuré qu'il permet au poisson de prendre un point d'appui pour se décrocher. C'est possible, mais si je m'en rapporte à ma propre expérience, je puis dire qu'avec l'aiguille le nombre des décro-

chages que j'ai subis est infime par rapport au nombre des prises. Je crois que cet accident est surtout imputable à des cannes trop rigides.

Toutefois la pêche au lover exige une soie préparée ou tout au moins paraffinée, pour qu'elle glisse sans s'embrouiller et il est indispensable de s'habituer à ne pas marcher dessus, ce qui n'est pas toujours facile quand il y a du vent.

« Ils n'en veulent pas, » dit mon pêcheur, en se tournant vers moi.

La glace était rompue. Je sus bientôt qu'il était Suédois, ingénieur, et qu'il était venu à l'usine pour une affaire de pâte de bois.

« En Norvège et en Finlande, dit-il, nous avons beaucoup de saumons. Oui, des gros, 50 livres, 60 livres... »

Je buvais ses paroles. Voyant l'intérêt avec lequel je l'écoutais, il se mit à me raconter des histoires de pêche, mais des histoires telles que je n'aurais jamais cru la Suède si proche de Marseille. Je pensais : ou bien ce sont des galéjades, ou bien ces pays-là sont le paradis des pêcheurs et je me voyais déjà sur la Petsamo.

En attendant, mon Suédois ne prenait rien. Je restai avec lui jusqu'au soir, il s'en fut bredouille.

Je ne dormis pas de la nuit et si peu que je m'assoupis, ce fut pour me battre avec des monstres qui m'entraînaient sous des chutes hautes comme le Niagara. Le lendemain, levé dès l'aube, je mis à tremper des Marana, je chipai un passe-lacet dans la lingerie et j'écrivis au Potin de Tours de m'envoyer un quart de bouquet. Enfin, je remontai mon bateau en aval du barrage, en face de l'église.

Je possédais une grande canne en bambou noir, avec un scion en greenheart qui me servait à pêcher la carpe et un gros moulinet à cric. Faute de mieux, je jugeai ce matériel suffisant.

Et ces crevettes qui n'arrivaient pas ! J'étais dans un état de nervosité !

Mars venait de commencer. Je me souviens qu'il faisait ce jour-là un temps de printemps ravissant, avec un air léger, tout neuf, et des flocons blancs sur un ciel bleu, un de ces temps de Pâques où l'on se sent le cœur plein de joie. Je vis le facteur entr'ouvrir la grille. Il marchait en crabe, en jetant des regards de tous côtés, à cause d'une petite fox que j'avais et qui ne pouvait le sentir. Il y avait eu quelque chose entre eux et ce pauvre facteur en avait une peur bleue. Il apportait mes crevettes.

Une exaltation grandissait en moi comme aux jours d'ouverture dans ma prime jeunesse. Il m'apparaissait que cette journée ne serait pas comme les autres, qu'elle marquerait dans mon existence, que je ne l'oublierais jamais, que ce serait enfin la journée où je prendrais mon premier saumon. Il faut être pêcheur pour comprendre ces impressions. Pour les autres ce ne sont que des enfantillages.

Quand j'arrivai auprès de mon bateau, toutes les cloches de l'église sonnaient sous le soleil matinal, comme en mon honneur. Mes pieds ne touchaient pas terre. Le curé qui sortait du portail m'aperçut et s'approcha du bateau, car lui aussi trempait parfois du fil dans l'eau et ainsi que tous ses semblables, le moindre pêcheur l'attirait comme un aimant.

« Ah ! dit-il, vous venez pêcher le barbillon.

— Non, répondis-je avec sérieux, je viens pêcher le saumon. »

Je vis ses yeux et sa bouche s'arrondir. Il eut comme une hésitation, puis il dit en riant :

« Ah oui, le saumon ! Très drôle. Et vous en avez déjà beaucoup pris ? »

Je confessai avec un air réservé que c'était un début. Et

comme il était du Midi, le curé se mit à parler de chasses à la Tarasque. Il commençait à m'ennuyer.

J'entendis alors les pas d'un cheval et, tournant la tête, je reconnus la jument de mon oncle. Il faisait au long de la rivière sa promenade quotidienne en sifflant des airs de chasse.

« Eh bien, mon gaillard, s'écria-t-il de sa grosse voix réjouie, on va taquiner le goujon ? »

— Non, coupa le curé, une flamme dans le coin de l'œil, M. Maurice vient pêcher le saumon.

— Le saumon ! » Du haut de sa monture, mon oncle laissa tomber sur moi un regard goguenard et dit :

« Eh bien, mon neveu, si tu en prends un, je paie la sauce. »

Ah ça, qu'est-ce qu'ils ont tous ? Est-ce qu'ils me prennent pour un imbécile ? Je saute dans mon bateau, quand même un peu refroidi, je monte ma canne, mon moulinet, je passe la soie dans les anneaux. Les crevettes avaient séché ; quand je voulus redresser la première, elle cassa net. J'appris ainsi qu'il fallait les enfiler sur une épingle à cheveux pendant qu'elles sont encore fraîches. Je les mis à tremper pour les assouplir.

La rivière était basse et claire. Il n'y avait pas la moindre brise et le courant était uni comme une glace que brisaient en remous les rochers immergés. De temps en temps un saumon faisait une culbute comme un marsouin, laissant voir sa nageoire dorsale dans un friselis d'eau. Je pris les rames et montai jusqu'en tête de la mouille. Le courant était vif et j'avancerais péniblement. Je descendis une grosse pierre au bout d'une corde pour m'ancrer à quelques mètres de la rive et, m'étant assis, je déroulai ma soie dans le fond du bateau et lançai en travers de la rivière. Laisant la ligne descendre, ainsi que j'avais vu faire le Suédois, j'attendis qu'elle fût à bout de course pour récupérer en tirant la soie au-dessus du moulinet.

Au bout d'une demi-heure, je soulevai la pierre et laissai

le bateau descendre d'une longueur de jet. Le remous, là, à 15 mètres du bateau, je sais que c'est un énorme caillou qui le produit. Je l'ai vu l'été par les eaux basses, je le vois, je le dessinerais. Il y a sûrement un poisson collé au long. Je lance, je relance. Rien. Oh ! celui-là qui vient de sauter à 2 mètres du bateau. Ils se moquent de moi. Je pense à mon oncle avec sa sauce. Je me vois entrant dans sa bibliothèque, mon poisson à la main. Je le jetterai à terre, d'un air détaché...

Voilà sept ou huit fois que je déplace le bateau. Je commence à sentir une lourdeur dans l'épaule quand je lance. Mon excitation est bien tombée. Le Suédois, quand même, avec ses galéjades, se serait-il moqué de moi ? Pourtant cette crevette, ce n'est pas pour rien qu'il l'avait mise. Il est vrai que personne n'a jamais pris de saumon à la ligne dans cette rivière. On dit qu'ils ne mordent pas, mais a-t-on jamais essayé ? Il y a des poissons qui sautent tout le temps là-bas au bas de la mouille, je vais y descendre. Et puis, ces deux pêcheurs au coup, dans un bateau en face de moi, commencent à m'agacer. D'abord ils ont paru intrigués, ils me regardaient de coin et parlaient entre eux. Maintenant ils ricanent et je devine des plaisanteries idiotes.

Il y a là une falaise à pic, à 10 mètres du bord, je parie qu'elle est pleine de saumons. L'été on voit des grosses carpes sortir de là-dessous. Je lance, je lance avec conviction, comme si j'allais accrocher un poisson à chaque coup. Je lance avec désespoir en songeant à tous les sourires qui m'accueilleront au retour. Je ne suis plus qu'une machine à lancer un peu courbaturée. Je crois que j'ai perdu la foi.

Maintenant je suis presque sur la tête du courant. Il n'y a plus beaucoup d'eau et naturellement je m'accroche. Ce qu'ils peuvent rire là-bas dans le bateau !... Tout de même, je m'en suis tiré sans casse. C'est une chance. Il ne faut pas rester là.

Je remonte plus haut que l'église, cette église qui est toute seule, en pleins champs, sur le bord de la rivière. Je mets la pierre et j'allume une cigarette. Je sens que c'est fini, que je ne prendrai rien. Une envie de m'en aller... Pourtant il n'est pas 5 heures et le soleil est encore haut.

Je change ma crevette. Il me semble que le Suédois avait un plomb plus lourd. J'ajoute un plomb Jardine. Je lance mollement, le cœur n'y est plus.

« Zut, je suis encore accroché ! » Je donne une petite secousse pour me dégager et voici que ma ligne démarre. Elle démarre en remontant le courant, chance inespérée pour un débutant. Je mets deux secondes à réaliser, puis une émotion intense m'envahit de la tête aux pieds, une joie folle, tandis qu'une voix intérieure me répète : « Attention, du sang-froid, pas d'imprudences. »

Enfin ! Je me suis d'abord levé, mais j'ai les jambes si tremblantes que je suis obligé de me rasseoir. Il ne paraît pas trop méchant. Il m'a pris une trentaine de mètres et s'est arrêté en plein courant. Je n'ose pas tirer trop fort sur lui et je me méfie. La pêche de la carpe m'a tout de même appris à manœuvrer un gros poisson. Mais comme les mouvements du saumon sont plus secs et plus rapides ! A présent il secoue la tête avec violence, sans changer de place et mon scion accuse chaque secousse. Pourvu qu'il ne se décroche pas !

Là-bas les deux pêcheurs ont commencé par s'esclaffer, parce qu'ils me croyaient encore accroché, mais maintenant ils ont l'air de comprendre qu'il se passe quelque chose, quelque chose qu'ils n'arrivent pas à comprendre. Ils ont posé leur ligne et l'un d'eux s'est mis debout. Ils ne perdent pas un seul de mes gestes.

Soudain le saumon démarre et descend le courant à une allure folle, puis, à bout de course, il fait un saut formidable,

courbé en arc et toute la ligne hors de l'eau. Il me paraît énorme. D'instinct j'ai baissé la pointe de ma canne. Je le reprends en douceur. Maintenant il a le courant pour lui et cela tire dur. Si je pouvais l'amener dans le remous, entre la rive et le bateau ! J'incline la canne et, au bout d'un moment, il obéit à la sollicitation et se rapproche du bord. Je récupère du fil en pompant. Il me semble qu'il y a une éternité que je le tiens. J'ai les bras tout raidés. Peu à peu il remonte et finit par passer entre la berge et le bateau. Je l'ai vu, il est long, si long ! Jamais il n'entrera dans mon épuisette. Je sens naître une inquiétude.

Voici qu'il commence à zigzaguer comme une anguille. Ma soie, qui tout à l'heure fendait l'eau en sifflant comme une lame d'acier, a maintenant des vibrations larges qui brisent le miroir de l'eau. Je sens que c'est l'hallali. Je tire plus fort et je récupère. Il est tout près, à quelques mètres. Mon épuisette, que je croyais grande, me paraît ridiculement petite. Que faire ? Maintenant il est sous le bateau. Je passe ma canne dans la main gauche, je prends l'épuisette, je la plonge dans l'eau, mais il l'a vue; il remonte, passe à gauche de la corde du bateau et soudain tourne à droite et redescend le courant en pleine rivière. Ma ligne est prise dans la corde. Je m'affole, je me précipite et cherche à défaire le nœud d'une main et tout à coup j'ai l'impression pénible qu'il n'y a plus rien au bout de ma ligne. Il s'était décroché...

Et quand je pense qu'il suffisait de passer la canne derrière le bateau pour maintenir le contact ! Ah, jeunesse !

Le lendemain je confectionnai une gaffe avec un fleuret cassé et ce ne fut que le surlendemain que je pus enfin prendre mon premier saumon. Pendant plusieurs années, je fus seul à pêcher et ce fut la période où je fis le plus grand nombre de prises. Au lieu d'aller voir sauter les grands poissons dans le barrage, les promeneurs venaient maintenant me regarder

lancer l'ablette ou la crevette. J'étais devenu une attraction locale. Puis un beau jour j'eus un imitateur, puis un second, et la saison suivante il y en eut tant que ce sport paisible commença de devenir dangereux, car on y risquait à chaque instant de recevoir dans la figure 40 grammes de plomb accompagnés de quelques triples. On eût dit la ruée de l'or en Californie !

Je pêchais surtout à la crevette, parce que cet appât me donnait plus de touches que les cuillers et les devons. Mon bas de ligne était une grosse Marana de 2 m. 50. J'employais comme monture le prawn-tackle classique à aiguille avec deux hameçons doubles montés à l'anglaise et je lestais avec deux plombs Jardine démontables de 10 à 15 grammes chacun, selon le courant, et espacés de 75 centimètres.

Les frères Wyers m'avaient confectionné une canne en trois brins, les deux premiers en riz et le scion en greenheart, avec des anneaux garnis d'agate, une poignée longue en liège comprimé et un porte-moulinet. Cette canne était presque aussi souple qu'une canne à mouche. Elle m'a toujours donné satisfaction et aujourd'hui encore elle est à peine incurvée, après avoir travaillé sur un grand nombre de poissons.

En 1901, il y eut une montée exceptionnelle et je fis cette année-là une de mes meilleures pêches. Le 21 mars, de midi et demi à 5 heures et demi, je pris six saumons de 19 à 28 livres. Un septième se décrocha sous la gaffe.

IV

LE SAUMON (SALMO SALAR)

Je crois que c'est Ausone qui en a parlé le premier. Les moines du moyen âge en ont fait souvent mention. Il existait dans chaque abbaye du bassin de la Loire un frère pêcheur. A la montée du saumon il en ravitaillait abondamment la congrégation. Cet emploi existait encore à Fontgombault dans ma jeunesse.

Jusqu'à la Révolution ce poisson a été en telle abondance que, dans les domaines riverains, les valets de ferme stipulaient dans leurs contrats qu'on ne leur en ferait pas manger plus de trois fois par semaine.

Le saumon est un grand poisson allongé, assez rond, d'un gabarit taillé pour la course. Il possède les mêmes nageoires que la truite, une grande dorsale, deux pectorales, deux ventrales et une anale, et en outre une nageoire adipeuse entre la dorsale et la queue. Cette queue large et puissante est légèrement échancrée à la différence de la truite chez laquelle elle se termine tout droit. Le dos est gris-noir avec des reflets bleuâtres, les flancs argentés. Les écailles, petites, sont à peine apparentes sous le mucus de la peau. Quand il est frais monté, il semble un poisson d'argent avec quelques taches noires sur la partie sombre du corps. Ces taches s'estompent et finissent par disparaître après un certain séjour en rivière. Son éclat se ternit alors et, vers le milieu de l'été, il commence à maigrir et à rougir. Ne prenant pas de nourriture en eau douce et vivant sur ses réserves, il continue de maigrir, et vers la fin de l'année

la fraye achève son épuisement. Ce n'est plus qu'un bécard décharné avec un bec de perroquet. Un poisson de 20 livres peut perdre 7 à 8 livres. On en prend fréquemment à leur descente en avril et mai, ce qui donne à croire qu'ils recommencent à se nourrir à cette époque. La chair a pâli et n'a plus ce rose bien connu qu'elle doit à la quantité prodigieuse de crevettes qu'il absorbe en mer. La tête, relativement petite à la montée, paraît énorme chez le bécard. L'œil, de grandeur moyenne, a parfois un regard assez sauvage, qui est bien d'un animal de proie. La gueule, garnie de dents fines, en forme de bec, est légèrement arquée et le saumon sait prendre une mouche ou une crevette du bout de ce bec avec une délicatesse telle qu'on ne perçoit que l'arrêt de la ligne. L'intestin étroit ne lui permet pas d'ingurgiter des proies volumineuses et c'est pourquoi sa nourriture consiste surtout en petits poissons ou crustacés et en larves et insectes.

Sa puissance de nage et sa vitesse sont incroyables. Du haut de ma terrasse, j'ai souvent vu un saumon traverser la rivière en biais d'un bord à l'autre et l'on ne distinguait qu'un éclair... Sa force musculaire est considérable pour son poids. Un matin où je pêchais sous le barrage, un de ces poissons d'une vingtaine de livres, en voulant le sauter au ras de terre, retomba sur la rive. Un pêcheur qui se trouvait là se jeta à plat ventre sur lui. Je voyais le poisson soulever cet homme qui ne put jamais l'empêcher de retourner à la rivière.

Bien que son histoire ait été souvent écrite, je rencontre encore tant de pêcheurs qui semblent l'ignorer que je ne crois pas inutile de la répéter une fois de plus.

On nomme anadromes les poissons de mer, qui, à l'inverse de l'anguille, remontent en eau douce pour frayer. Ce sont le saumon, l'alose et la lamproie, peut-être aussi la plie dans les embouchures.

Le saumon ne remonte qu'une fois, dit-on, au cours de sa vie. A peine y aurait-il un poisson sur mille qui effectue une seconde montée.

On sait qu'il est plus ou moins gros, selon qu'il a attendu plus ou moins longtemps en mer avant de monter en rivière. Certains ont supposé qu'il y avait diverses variétés de saumons de poids différents. Sans cela comment expliquer que les poissons de l'Aulne, par exemple, dépassent rarement 10 livres. Pourtant ils sont identiques aux madelons de la Loire.

Il y avait dans le bassin de la Loire trois montées bien caractérisées. Les gros saumons au-dessus de 20 livres arrivaient les premiers, fin novembre-décembre. La montée la plus nombreuse se faisait fin février-mars en poissons de 12 à 20 livres en moyenne. Enfin les madeleinaux montaient fin juillet. C'étaient des petits saumons de 4 ans, pesant 4 à 6 livres, que les Anglais appellent des grilses.

Le saumon remonte toujours dans la rivière qui l'a vu naître. Bien que le commandant Latour ait soutenu le contraire, le fait me semble prouvé depuis que ce migrateur a disparu du Cher, de la Vienne et de la Creuse par suite des hauts barrages qu'on y a construits. L'étude des écailles au microscope permet de constater la durée de ses séjours en mer et en eau douce.

Une question des plus controversées est celle de savoir si le saumon se nourrit en eau douce. On est à peu près d'accord maintenant pour admettre que tant qu'il conserve sa livrée brillante, c'est-à-dire pendant six à huit semaines de séjour en rivière, il est susceptible de mordre, par appétit.

Ensuite il se ternit, ses taches noires s'estompent et ses organes de reproduction se développent au détriment de son appareil digestif qui s'atrophie. Enfin il devient rouge. Il ne mordra plus alors que par colère ou par jeu. Aussi la grande

majorité des saumons pris loyalement est-elle composée de poissons frais montés.

Ayant sauté les barrages et gagné ses frayères qui sont, pour l'Allier, à plus de 650 kilomètres de la mer, le saumon s'installe, pour y passer l'été, dans les eaux fraîches et torrentueuses des montagnes ou à proximité des sources. Vers la fin de l'année la femelle, par l'ondulation de sa queue, creuse dans le gravier des courants une fouille sablonneuse, comme la lamproie d'ailleurs. Elle y pond ses œufs que les mâles fécondent aussitôt, puis le courant les emporte et ils vont s'arrêter sous une pierre ou dans quelque remous. Environ 90 jours après, l'éclosion a lieu et les alevins gonflés par la vésicule vitelline se réfugient sous les rochers et dans les herbiers. Sur les 12 à 15.000 œufs que pond une femelle (1.500 à 2.000 par kilo), bien peu parviennent à maturation, tant ils sont appréciés par tous les poissons.

Les alevins restent deux ans en rivière et atteignent une dimension de 16 à 18 centimètres, puis venu le mois de mai, ils revêtent leur brillante livrée de voyage et, par familles de trente à cinquante individus, commencent leur longue descente vers la mer, à travers mille dangers. On les nomme alors tacons, en breton glizics et en anglais parrs. Guettés et décimés par tous les poissons carnassiers, et par les meuniers, ils se laissent dériver, la tête toujours tournée vers l'amont et quand ils arrivent au-dessus d'un barrage, au moment de faire le saut, une peur semble les saisir. On les voit frétiller et remonter le courant. Ils renouvellent plusieurs fois cette manœuvre, comme s'ils hésitaient, et finalement se laissent aller sur le déversoir, la queue la première.

A la même époque, les reproducteurs, épuisés par la fraye, réduits à l'état de bécards, avec un corps plat et une tête décharnée, retournent à la mer. Beaucoup crèvent en route,

mais on ne sait ce que deviennent les autres, car on ne prend jamais de saumons en pleine mer.

D'aucuns ont émis l'hypothèse qu'ils restent dans le courant d'eau douce qui se prolonge assez loin en mer, à l'embouchure des fleuves, d'autres croient qu'ils se réfugient dans les profondeurs de l'Océan arctique, parce qu'on a trouvé des saumons dans l'estomac de certains morses. La vérité est qu'on ignore tout de la vie du saumon dans la mer et que le mystère demeure entier.

V

SA PÊCHE

La pêche du saumon est l'une des plus simples qui soient. Elle ne comporte presque aucun imprévu, du moins dans les eaux libres de tout obstacle, et avec ce poisson qui ne compte que sur sa force, tout se résume à la patience et à la légèreté de main.

Cette pêche est fastidieuse et n'exige aucun art. Elle demande par contre une persévérance inlassable à cause de la rareté des touches, surtout quand les poissons ne sont pas frais montés. Finalement, c'est peut-être celui qui bat le plus de terrain et qui pêche le plus longtemps qui obtient les meilleurs résultats. Malheureusement la valeur de plus en plus grande qu'a prise le saumon par suite de sa rareté, tente tellement le braconnage, que, dans toutes les rivières, il devient difficile de préciser le nombre des poissons qui sont pris loyalement.

Le saumon se pêche à la cuiller, au poisson mort, au devon, à la crevette, à la mouche, au paquet de vers qu'on a plaisamment

surnommé la mouche du jardinier et enfin au plunking qui est moins connu et qui est peut-être la pêche de l'avenir. Dans le Gave, la cuiller domine, parce qu'avec ses courants terribles on laisse pas mal de matériel au fond de la rivière et que la cuiller est le moins dispendieux des leurres. Elle réussit moins bien dans les autres cours d'eau et notamment en Bretagne.

Le devon et particulièrement le rublex de 15 grammes y sont préférés. Des devons effilés, dorés, et tournant vite, y réussissent bien. Tous ces leurres conviennent aux eaux pas trop claires, au commencement de la saison. Par la suite, la crevette est indiquée. C'est souvent elle qui donne les meilleurs paniers. Enfin quand la saison s'avance, que les eaux sont transparentes, la mouche s'impose. En tout temps le paquet de vers réussit, quand rien d'autre ne donne, mais ce genre de pêche, moins sportif, n'est pas admis par tout le monde.

Le saumon, dans les grandes rivières, se tient habituellement dans certains pools, toujours les mêmes, et, quand on ne connaît pas ses tenues, il faut avoir recours à un pêcheur du pays dans lequel on puisse avoir confiance et non au premier venu qui, par jalousie, vous promènera partout, sauf sur les bons coups. Cependant lorsqu'il existe une cuvette ou un grand rocher dans les courants, ils abritent souvent un poisson. L'été, en haute rivière, à l'époque de la mouche, les tenues préférées se trouvent aux abords des frayères, dans les courants, sous les petits barrages, autour des sources, partout où l'eau est plus oxygénée. D'ailleurs, pour qui vit au bord des rivières, le saumon ne peut demeurer longtemps ignoré. Ses sauts, ses moucheronnages révèlent bientôt sa cachette.

En Bretagne, le pêcheur du crû emploie souvent un petit bateau en liège ou en celluloïd peint en vert dont la forme,

le plombage et le mode d'attache lui permettent de se tenir au milieu de la rivière, grâce à l'action du courant.

Soit qu'on y attache un devon et qu'on remonte la rivière à pas lents, soit qu'on y ajoute un bas de ligne plombé, avec une crevette au bout, pour pêcher sous les barrages, ce procédé donne à peu près les mêmes résultats que la pêche à la crevette au posé, c'est-à-dire ondulant entre deux eaux sous un barrage ou au bout d'un mur d'écluse. Comme la ligne coulisse dans un petit anneau d'os ou de faïence, rien ne gêne pour travailler le poisson quand il est accroché.

Examinons ces divers procédés.

La cuiller employée sur les gaves et sur l'Allier est une grosse cuiller de 5 centimètres. Les meilleures sont en cuivre rouge ou argenté. On les monte souvent la pointe en bas. Dans ces grands courants, elles tournent aussi bien et on a moins de ratés dus à la forme arquée de la gueule du saumon. Il est bon de monter l'hameçon un peu long pour la même raison, ou même de mettre deux triples en tandem. On exagère toujours la grosseur de fer des hameçons et leur numéro.

Les devons comme les cuillers doivent raser le fond. Tel saumon, parfaitement insensible à tout leurre lui passant sur la tête, donnera un coup de dents à celui qui lui frôlera le nez. Et puis, de temps en temps, vous en casaquerez un par le dos ou par la queue, et sa défense vous amusera.

Quand l'eau est très claire ou qu'on voit moucher des saumons, il est préférable d'essayer la mouche. S'il n'est pas nécessaire pour pêcher au lancer d'avoir une canne de prix en bambou refendu, et si l'on peut se contenter, comme les as du Gave, de se servir d'un simple bambou blanc d'une seule pièce, à condition de choisir une queue de mulot, c'est-à-dire un brin poussé isolément et non sur souche, il n'en va pas de même à la pêche à la mouche. Il est indispensable d'avoir une canne

spéciale du meilleur fabricant. Il ne faut pas hésiter à payer le prix. Elle durera toute votre vie, si vous en avez soin.

Pour les rivières larges et profondes comme l'Allier, le gave, il la faut longue et solide. Dans l'Avranchin, sur l'Aulne et les petits fleuves côtiers, une canne plus légère de 13 pieds 2 inches est suffisante. Les Bretons ont toujours pêché avec des cannes du pays en frêne. Elles sont un peu lourdes, mais pourtant préférables à une canne médiocre en refendu. Les Américains sont arrivés à fabriquer des cannes en acier si légères que n'importe quelle femme peut pêcher avec. Tout au plus peut-on leur reprocher d'avoir toutes l'action américaine, c'est-à-dire de ne travailler que sur le tiers supérieur, alors que chez nous comme en Angleterre, on préfère les cannes qui travaillent sur toute leur longueur et jusque dans la main. Mais ceci est encore une question discutable où l'habitude entre pour une grosse part. Les bonnes cannes en acier coûtent d'ailleurs au moins aussi cher que celles en refendu.

Quelle que soit la canne choisie, il faut surtout s'attacher à un équilibre parfait dans lequel le moulinet doit servir de contrepoids, car le ballant d'une canne fatigue encore plus que son poids.

Le moulinet sera un genre Saint-Georges à grande contenance ou un Silex. Outre le backing en soie ou en lin tressé, il recevra une ligne en double fuseau d'un calibre approprié à la nervosité de la canne et à la force du pêcheur. Comme pour la canne à truite, un débutant fera bien de prendre les conseils d'un vieux pêcheur pour se monter.

Dans beaucoup de rivières, la végétation des bords oblige à pêcher en waders, car il faut avoir une trentaine de mètres derrière soi pour déployer sa ligne. Il est prudent de les serrer avec une ceinture autour du thorax, parce que si l'on glisse et qu'ils s'emplissent d'eau, cela peut devenir dangereux dans

certaines rivières. Ayez aussi des chaussures qui ne dérapent pas sur la roche. Vous éviterez des bains intempestifs et des entorses.

Les bas de ligne en queue de rat ont en général 2 1/2 à 3 yards.

Quelles mouches employer ? Beaucoup vous diront que les mouches anglaises, si jolies et de couleurs si vives, ne valent rien en France. J'ai pourtant vu quelques-uns de nos anciens amis prendre des saumons avec des mouches importées, principalement dans le Gave.

Ce fut sur les bords de l'Allier que je rencontrai pour la première fois le colonel Hobson que je devais retrouver si souvent sur les rivières de France et d'Angleterre. J'avais remarqué sa large face placide que de longs séjours aux Indes et le goût du whisky ont tatouée d'un lacs de petites veinules bleuâtres, et dans laquelle s'ouvrent deux yeux d'un bleu de pervenche, transparents et naïfs comme ceux d'un enfant.

Comme la plupart des pêcheurs, il avait ses manies. Tous les matins, au lever, il s'en allait en pantoufles sur le pont suspendu, contempler la grande roche plate qui se trouve au-dessous. S'il passait sur la pierre, ne fût-ce qu'un filet d'eau, il n'aurait pas pêché pour un empire. Il rentrait alors à l'auberge et, tassé près du poêle, découpait à l'aide de pinces, dans de vieilles boîtes de sardines, des leurres invraisemblables qui ne ressemblaient à rien de ce qui existe dans la nature et qu'il enluminaient ensuite de couleurs voyantes avec un véritable talent de pointilliste. Le plus extraordinaire, c'est qu'il prenait des poissons avec ces créations bizarres, et sur la gravière d'aval où il se plaisait à pêcher, rien n'était plus comique, quand il avait piqué un saumon, que de voir le colonel faire demi-tour et gagner la rive à grandes enjambées, la canne toute droite serrée contre son cœur, sans s'inquiéter si le poisson suivait.

Ce jour-là il était engagé dans une longue discussion avec

un pêcheur de Paris, à propos de mouches. Avec cet accent cocasse qu'aucun pays n'a pu lui faire perdre, il soutenait que les mouches faites en Angleterre étaient les seules sur lesquelles le saumon consentait à monter. Le Parisien en tenait pour les mouches françaises et singulièrement pour les bretonnes faites d'une plume de bécasse, de poil de lièvre ou de blaireau aux couleurs sombres, grises, rousses, noires ou blanches et noires.

Comme Hobson paraissait invoquer mon témoignage, je le priai de nous montrer ses mouches. Il ouvrit son portefeuille. Elles venaient bien de Londres, mais il les avait passées toutes dans l'iode. C'était une autre de ses manies.

Comme pour la truite, la taille et la transparence des artificielles ont peut-être plus d'importance que leur couleur. Plus l'eau devient claire et le poisson méfiant, plus les mouches doivent être petites et peu fournies.

On ne pêche le saumon qu'en mouche noyée et certains auteurs recommandent même de serrer un gros grain de plomb en tête pour qu'elle coule plus vite. Ce n'est pas mon avis. Je crois que plus la mouche est flottante, plus elle est pêchante. Le procédé de la mouche graissée est d'ailleurs basé sur cette opinion.

On a fait quelque bruit en Angleterre, ces dernières années, de ce nouveau procédé de pêche à la mouche. Il me fut révélé par cet excellent Hobson, lors d'un déplacement sur le gave. Comme je descendais vers un pool réputé, je le découvris au détour d'un rocher sur le bord de l'eau. Il avait tendu sa ligne entre deux arbrisseaux. La pipe à la bouche et ses waders détachés lui pendant sur les genoux, il la graissait avec soin.

« Ah ! ah ! lui dis-je, avec un sourire un peu railleur, je croyais que c'était un travail qui se pratiquait *at home*. Vous perdez un temps précieux, cher ami ! »

Il me jeta un regard de coin et continua flegmatiquement

sa besogne. Quand il fut au bout de la ligne, il graissa les racines et cela me fit ouvrir l'œil. Je flairai quelque mystification. C'est alors que je remarquai cette petite chose au milieu du bas de ligne.

« Ah ça, lui dis-je, vous pêchez maintenant avec une mouche sans hameçon. Avez-vous la prétention de prendre un saumon comme une grenouille? »

Il lança un jet de fumée et répondit froidement.

« Vous ne voyez donc pas, *old chap*, que je pêche à la mouche graissée. »

Vexé de mon ignorance et ne sachant à quoi je m'exposais avec un pince-sans-rire comme le colonel, je sollicitai une explication.

Il daigna alors retirer sa pipe de la bouche et dit :

« Certains observateurs ont remarqué que lorsqu'on ajoute une sauteuse à son bas de ligne, le saumon monte plus volontiers sur elle que sur la mouche de pointe. Attribuant cette préférence à son allure dansante, certains pêcheurs ont eu l'idée de faire une mouche encore plus légère sur le milieu du bas de ligne, en supprimant l'hameçon. On la graisse amplement ainsi que le bas de ligne et quand le saumon la prend, grâce à la configuration de ses mâchoires, le courant fait glisser la ligne entre elles jusqu'à l'hameçon terminal qui se pique dans la joue. La prise dans ce cartilage est meilleure et un poisson ainsi accroché fournit une plus belle défense, ce qui est le but de tout véritable flyfischer. »

Ces propos me parurent tellement extravagants que je tins à m'assurer que le colonel ne me montait pas un joke. Avec lui, on ne sait jamais.

Abandonnant ma pêche, je le suivis tout le jour et c'est ainsi que je vis, pour la première fois, prendre un saumon à la mouche graissée.

Depuis, j'ai employé la méthode pour mon compte et j'ai enregistré des succès.

Bien que je reconnaisse que la pêche à la mouche de la truite est plus savante que celle du saumon, je considère néanmoins cette dernière comme la plus élevée dans l'échelle des pêches sportives de rivière. Il y a en effet entre les deux la même différence qu'entre le courre du chevreuil et celui du cerf. Si le premier est plus fin, plus difficile, le second demeure tout de même la chasse royale par excellence. Le poids et la beauté du saumon, sa vigoureuse défense et même l'incertitude de sa touche en font un sport passionnant.

La première fois que je vis pêcher le saumon au flyfishing, c'était, il y a bien longtemps, dans la Seine, sous le Pont-Neuf.

Les frères Wyers m'avaient envoyé le mot suivant :

« Nous livrons demain matin à un Écossais de nos clients une canne à mouche pour la pêche du saumon. Il veut l'essayer. Si cela vous intéresse, rendez-vous à 9 heures au Vert-Galant derrière la statue d'Henri IV. »

Je n'eus garde d'y manquer. Je m'attendais à voir un montagnard vêtu d'une petite jupe et de bas de laine, avec les cuisses à l'air, je trouvai un grand gaillard confortablement habillé d'homespun avec des mains énormes couvertes de poils dorés et de taches de rousseur. On monta la ligne sur la berge, avec bas de ligne de trois yards en Impériaux et mouche à saumon. On prit même la précaution superflue de briser la pointe de l'hameçon, parce que la pêche du saumon n'était pas encore ouverte. Puis nous nous écartâmes et pendant une heure j'assistai à une présentation étourdissante, car cet Écossais était un as. Les over-cast, les side-cast se succédaient. La ligne interminable tournait autour du pêcheur, l'enveloppant de ses spires, sans jamais s'arrêter, puis s'étendait légèrement sur la rivière. Le pommeau de la canne appuyé sur le haut de la cuisse, l'Écos-

sais imprimait alors au scion un léger balancement qui se transmettait à la mouche et la faisait vivre comme un insecte naturel se débattant sur l'eau. Puis lorsque toute la ligne était à bout de course au fil de l'eau, il commençait de relever doucement la canne en tirant la soie entre les anneaux pour la faire décoller et d'un coup vif et moelleux l'arrachait soudain, envoyant derrière sa tête cette immense bannière.

Finalement l'Écossais se plaça sous l'arbre unique qui ombrage cette pointe de l'île et exécuta des jets à ras de terre qui me plongèrent dans l'admiration.

Le soir même, je commandais aux Wyers une canne semblable. Bien que la mouche n'eût pas d'ardillon, j'avais bien mordu. Cette canne, qui par la suite eut des aventures qui la conduisirent au trépas, avait 5 m. 50 et pesait lourd. Elle était en greenheart. Quoique je fusse alors jeune et vigoureux, une journée de pêche me laissait tout courbaturé. Je parai plus tard à cet inconvénient en augmentant le poids du moulinet. Je reconnus à l'usage que l'équilibre optimum était à deux travers de main au-dessus du moulinet. Ce moulinet très gros, en cuivre bronzé, possédait un cric doux et un frein dont je ne me servais jamais. Je préférais mon doigt. Je sentais mieux ainsi la résistance et je pouvais modifier instantanément le freinage. Comme j'eus plusieurs fois le bout de l'index brûlé par la vitesse des démarrages, j'adoptai le doigtier de caoutchouc.

La ligne était en soie préparée Invincible, parallèle, car les soies en fuseau n'existaient pas encore. Le bas de ligne seul était fuselé. Je le commençais avec deux Marana câblées, puis des Impérialès, de grosses Marana simples et parfois une Padron en pointe, quand les eaux étaient trop claires.

Comme mouches, j'employai d'abord des anglaises de diverses tailles, puis cédant plus tard à des suggestions, j'en

vins aux mouches bretonnes. Peut-être ces mouches françaises procuraient-elles plus de touches, mais je dois dire que j'ai vu des Anglais réussir parfaitement, sur le gave, avec des Joke Scott, des Doctor et des Durham Ranger. Dans nos rivières de France la pêche du saumon à la mouche ne commence guère avant juin, juillet. Le poisson est alors en montagne et le sport se déroule dans un cadre merveilleux. Il est préférable de pêcher les parties pas trop profondes de la rivière, les têtes de courant, les abords des gros rochers sous lesquels le poisson aime à se crôner.

On lance la mouche en travers, aussi légèrement que possible, et sans éclabousser, puis on la laisse dériver. Les Anglais se plaisent à la faire vivre par de petites oscillations de la pointe de la canne, mais je ne suis pas convaincu que cette manœuvre augmente le pourcentage des touches.

La montée du poisson est l'instant le plus agréable de cette pêche.

Ou bien on voit le poisson lui-même, ou bien il se produit une sorte de coupure dans le courant ou bien, si la mouche a plongé, on ne voit rien, mais on perçoit dans la main l'arrêt de la ligne.

Il ne faut pas se hâter de ferrer, surtout lorsqu'on a vu le poisson. Il faut compter une, deux et ferrer à trois. Plus la touche est vers l'amont, plus on doit compter lentement. Mais si la ligne est à bout de course et tendue par le courant, il faut se contenter de relever la canne, le poisson se pique tout seul. C'est la même manœuvre que pour la truite.

Ensuite vous passerez un bon moment. Avec une canne flexible comme une canne à mouche, il ne peut être question de réduire un gros saumon en dix ou douze minutes comme avec une canne à lancer lourd (1). Bien qu'en cette saison les

(1) Les Anglais disent que, dans une rivière sans obstacle, il faut compter une minute par livre, mais la pratique dément souvent ce dicton.

poissons soient bien moins vigoureux et combatifs qu'à la montée, la lutte sera beaucoup plus longue, et comme elle se passera peut-être dans un endroit encombré de rochers et d'arbres déracinés, vous aurez fort à faire pour éviter le fatal accrochage. Mais quel plaisir et quelle émotion ! Si vieille main que vous puissiez être, jamais vous ne vous blaserez sur ces instants précieux dont le souvenir vous accompagnera pendant toute votre vie.

Presque tous ceux qui ont écrit du saumon ont mentionné son genre de défense qui consiste à bouder. En ce cas il se tient en plein courant sous un angle de 40° et le nez piqué contre le fond, pesant de tout son poids sur la ligne. Je n'ai jamais compris pourquoi cette défense est généralement considérée comme dangereuse, ni pourquoi on a imaginé tant de procédés pour la combattre. Les uns disent qu'il faut donner de petites secousses ou bien faire vibrer la soie, d'autres qu'il faut descendre en aval et exercer une traction vigoureuse. Certains prétendent même qu'on doit, en ce cas, perforer une carte de visite et, l'ayant fendue, la mettre à cheval sur la ligne pour que le courant la porte jusqu'au poisson que ce cartel effraiera. Ce dernier moyen ne me semble d'ailleurs possible qu'en pêchant à la mouche, sans quoi le carton s'arrêtera au premier plomb.

Ai-je donc été favorisé des dieux ? Jamais un saumon qui boude ne m'a causé de difficultés. Je me suis toujours contenté d'attendre qu'il reparte, en tirant modérément dessus et toujours, au bout d'un temps plus ou moins long, il s'est décidé à se remettre en mouvement. J'avoue qu'en matière de pêche, je ne suis pas pour les procédés de force. Qu'il s'agisse de carpe ou de saumon, j'estime qu'il est préférable d'avoir la main légère. L'élasticité de la canne doit suffire à forcer le poisson. Cette résistance assez faible mais continue, dans un

milieu fluide, suffit à épuiser ses forces jusqu'à la paralysie, jusqu'à la syncope et je n'ai jamais mis plus de temps que quinze à gaffer une prise.

De même j'ai souvent entendu dire que lorsqu'on a ferré un saumon, il faut s'empresse de descendre en aval pour avoir le courant pour soi. J'ai constaté que cette manœuvre amène quelquefois un décrochage, soit que le courant favorise un retour trop rapide du poisson vers le pêcheur et du mou dans la ligne, soit que cette position fasse de la hampe de l'hameçon un levier et un point d'appui pour aider au décrochage. Paulze d'Ivoy sur la Vienne et moi-même sur la Creuse, nous n'avons jamais déplacé notre bateau pour travailler un saumon, quel que fût le courant. Tous sont venus d'eux-mêmes à la gaffe. Les très rares poissons qui se sont décrochés étaient piqués dans des parties molles qui se sont déchirées à la longue. Au contraire, s'il s'agit d'une grosse carpe, il faut s'empresse de détacher la barque et la suivre de près. C'est que, contrairement au saumon qui se tient en pleine eau, la rusée commère cherche toujours à gagner les bords où elle sait trouver les branches ou les racines qui l'aideront à se libérer. On ne peut s'en rendre maître qu'en la faisant tourner autour du bateau, en plein milieu de la rivière, comme un cheval à la longe.

Une autre défense du saumon est le saut simple, double ou triple après un démarrage foudroyant. En principe, on doit baisser la canne pour éviter que le poisson ne rompe la soie en retombant dessus et ne le reprendre que rentré dans l'eau. Mais si votre canne n'est pas une trique, vous pouvez aussi bien maintenir le contact en tirant sur lui. Il suffit d'avoir un doigt sur le moulinet. Toute la soie sortira de l'eau et, quand le poisson retombera, le moulinet rendra de lui-même quelques tours, si la tension est trop forte.

On s'exagère toujours la force de résistance d'un poisson.

J'en ai eu deux fois la preuve. Un brutal qui avait piqué un saumon d'une vingtaine de livres, à côté de moi, ne lui rendit pas un pouce de fil. N'ayant pu se retourner, le malheureux poisson se débattait à la surface, battant l'eau de sa queue et la faisant rejaillir à près d'un mètre de hauteur. La canne très raide amortissait les réactions. En trois minutes et demie, montre en main, le saumon fut amené, gaffé et embarqué. Par curiosité je demandai à voir la ligne. Elle était de gros fil de lin avec au bout une Marana câblée. Le triple en acier renforcé, de grande dimension, avait agrafé les deux mâchoires ensemble.

Je comprenais maintenant les exclamations du pêcheur qui, pendant la courte lutte, criait :

« Tu peux tirer, vas, je suis monté solidement. »

Une autre fois je vis un paysan prendre de même une carpe de 10 livres, sans moulinet.

Ce ne sont pas des exemples à suivre et pour une fois où cette brutalité réussira, combien d'autres où quelque chose cédera, la canne, la ligne, l'hameçon ou même la mâchoire du poisson. Mais cela prouve tout de même que dans ce milieu liquide le poisson, qui par lui-même possède une densité très voisine de celle de l'eau, ne peut exercer qu'une résistance modérée. Les ruptures proviennent presque toujours de la vitesse du démarrage, d'une secousse inattendue ou d'un accrochage.

Néanmoins, dans certaines rivières comme le gave, il est prudent d'avoir 130 à 140 mètres de fil sur le moulinet. Il ne faut pas toutefois exagérer la solidité de la ligne. C'est une erreur d'employer du gros fil de lin tressé qui est presque incassable, car si un saumon casaqué par le milieu du dos, file dans le courant, il n'y a plus d'autre alternative, à bout de moulinet, que de lâcher la canne ou de se noyer. Quand on est dans l'eau

jusqu'à mi-corps, le vieux principe d'Archimède veut qu'on offre très peu de résistance. C'est même pour cela qu'il faut se hâter de regagner la rive quand on a piqué un saumon.

Dans les rivières torrentueuses, si l'on pêche sur une rive encombrée d'arbres et que l'eau soit trop profonde pour y descendre, il est prudent de ne pas travailler son poisson jusqu'à ce qu'il soit mort (killed), parce qu'alors le courant le range contre le bord et que les obstacles qui le garnissent vous empêchent de le remonter jusqu'à portée de gaffe. En ce cas, si vous êtes seul, je ne connais pas d'autre moyen lorsque vous vous êtes assuré que votre prise ne bouge plus, que de nouer sa soie après une branche flexible, d'appuyer sa canne contre un arbre et d'aller vivement gaffer le poisson. Évidemment il y a un risque. Il peut reprendre connaissance et tout casser. Aussi est-il préférable de ne pas attendre la syncope pour l'amener à portée.

J'ai souvent entendu de longues discussions sur le choix des crevettes. Certains pêcheurs ne veulent que des crevettes d'estuaire qui n'ont pas tout à fait la même coloration que le bouquet ordinaire. J'ai employé l'une et l'autre et n'ai jamais pu faire de différence. Tout au plus ai-je sacrifié au préjugé qui veut que la crevette garnie d'œufs soit supérieure aux autres. Parfois, et cela aussi prouve combien le poisson y voit clair, un saumon cueille un dos de crevette entre les quatre hameçons. La touche est si vive et si légère qu'il est rare que l'on ferre à temps. Il faut remplacer la crevette et recommencer. Ce petit jeu d'adresse ne réussit pas à tout coup.

Le saumon, avons-nous dit, se pêche aussi au plunking. Nous parlerons de cette méthode à propos du brochet auquel elle convient encore mieux.

Lorsque le poisson enfin las se laisse amener, le gillie écossais entre dans l'eau, l'attrape par la queue et le jette sur le bord.

Il a la manière et dédaigne la gaffe. En France où ce précieux serviteur est inconnu, on se sert toujours d'une gaffe pour le saumon comme pour le brochet et il est bon de s'habituer à gaffer soi-même sa prise. On évite ainsi bien des déboires causés par des aides aussi complaisants qu'inhabiles.

Il existe plusieurs modèles. Les plus simples sont les meilleurs. Évitez ces gaffes télescopiques qui refusent de se déployer à l'instant critique, ou celles qui s'ouvrent d'un coup de poignet sec, mais dont l'arrêt faussé vous laisse entre les mains un bâton brisé brinqueballant en tous sens et parfait pour manquer un saumon. Choisissez un croc en acier rond assez gros pour ne pas déchirer la chair et bien piquant. Qu'il soit ligaturé ou vissé sur un manche solide. Les fabricants ont l'habitude de tordre la pointe en dehors. C'est un non-sens. La pointe doit être parallèle à la hampe comme pour les hameçons. On vous vend cet accessoire avec un protège-pointe, mais il n'y a pas d'exemple que ce petit chapeau ne soit perdu dès la première sortie et remplacé par un simple bouchon.

Il y a deux écoles pour gaffer, dessus ou dessous. La première, pointe en bas, est sans conteste la meilleure. Un poisson gaffé près de la queue sort de l'eau sans se débattre. A hauteur des ouïes, on gêne moins la chair, mais il faut se méfier de ne pas couper le bas de ligne. Quand on n'a pas le choix, on gaffe où l'on peut, et généralement vers le milieu du dos. Des vieilles mains s'amusez parfois à gaffer un poisson avant qu'il ne soit tout à fait las, en le faisant passer devant eux en eau profonde. Cela demande du coup d'œil et une grande sûreté de main. Cette façon de brutaliser un poisson peut être utile quand on craint qu'il ne descende dans un rapide ou qu'il double un obstacle.

Quand on a gaffé un saumon, il faut s'empressez de le porter en lieu sûr, en tenant le manche de la gaffe vertical. Puis on

l'assomme avec un maillet de bois dur. J'ai vu des pêcheurs embarrassés pour transporter leurs prises, lorsqu'ils avaient sorti plusieurs poissons de l'eau, à cause de leur poids et de leur longueur. Les meilleurs sacs, à mon avis, sont ceux qui ont une forme hémisphérique, quand ils sont ouverts en grand, et qui redeviennent carrés, quand on rentre les bouts. Il les faut en grosse toile imperméable avec une doublure en caoutchouc boutonnée sur le pourtour, de façon à pouvoir la détacher pour la laver.

A défaut de sac, l'usage est de passer une grosse ficelle dans une ouïe, de la nouer et d'attacher l'autre bout autour de la queue. En fixant vers le milieu un bout de bois, à l'aide d'une double clef, vous pouvez porter vos prises sans vous couper les doigts.

La chair du saumon est savoureuse et nourrissante, mais on s'en lasse assez vite. Les principales façons de le préparer sont le court-bouillon dans une saumonière, les darnes salées et poivrées sur le gril, les pâtés en croûte, etc. Il se mange chaud avec une sauce hollandaise ou froid avec une sauce verte. Comme sa pleine saison coïncide avec le Carême, on l'accueille avec satisfaction.

VI

ÉCHELLES ET PASSES

Il est difficile de parler du saumon sans dire un mot des échelles et des passes dont dépend son existence.

L'idéal d'une rivière à saumons, c'est la libre circulation, c'est de n'avoir aucun barrage sur son parcours, ou du moins des barrages assez peu élevés pour que ces poissons puissent les franchir aisément. Quand la lame d'eau qui passe par-dessus est assez épaisse, et qu'il n'y a pas de hausse contre laquelle il butera, un saumon peut sauter environ 2 m. 50 à 3 mètres. Les barrages autrefois n'excédaient jamais cette hauteur, mais depuis que s'est développée l'électrification, les usines hydro-électriques en ont construit de plus en plus élevés. Ils ont interdit aux migrateurs l'accès des frayères et c'est ainsi qu'on a vu le saumon disparaître de tant de rivières de France et notamment de la plupart des grands affluents de la Loire.

Était-il possible d'empêcher le désastre? Assurément. En Norvège, comme en Angleterre et en Amérique, on s'est toujours préoccupé de conserver cette richesse naturelle et on y a réussi, sans que l'industrie ait eu à en souffrir. En France, un état d'esprit déplorable a fait considérer la pêche comme une ressource négligeable. Des ingénieurs sortis de Polytechnique m'ont déclaré que le poisson devait céder le pas à l'électricité et disparaître quand les besoins de l'industrie l'exigeaient. Il était pourtant possible de concilier les deux.

Prenant les choses comme elles sont actuellement, la

question se pose de savoir s'il est possible de corriger les fautes qui ont été commises. Je le crois et j'expose ici les raisons qui étayent cet avis personnel.

Les divers moyens qui ont été inventés pour permettre aux poissons migrateurs de franchir les barrages sont les échelles, les passes et les ascenseurs.

L'échelle la plus simple est une sorte d'escalier composé d'auges successives. Le poisson s'élève en sautant de l'une dans l'autre. Comme ce système ne suffisait pas toujours à amortir la violence du courant, on a imaginé des auges en chicane. Si ce dispositif peut à la rigueur laisser passer quelques poissons, lorsque le barrage n'est pas très haut, on conçoit que dès qu'il excède 3 mètres, le saumon se lasse vite de cette acrobatie dont il ne voit pas la fin et il préfère redescendre. Devant cet échec, des ingénieurs ont été amenés à dessiner des échelles compliquées dans lesquelles des lames d'eau jaillissent verticalement pour alimenter le passage.

L'échelle du barrage de Maisons-Rouges, construit en 1923 sur la Vienne, barrage d'une très grande importance puisqu'il est le premier depuis la mer, est un modèle du genre. Elle se compose à partir de l'aval d'une marche derrière laquelle se trouve un bassin de repos sur lequel s'amorce un couloir en pente. De chaque côté de ce couloir sont encastrés dans la pierre des volets en bois destinés à ralentir la vitesse du courant. De part et d'autre du couloir central, deux couloirs secondaires, dont le but est mal défini, réduisent de 3 mètres à 60 centimètres la largeur du passage que doit suivre le saumon. Au-dessus de ce couloir l'échelle s'élargit et une série d'amortisseurs en V, la pointe vers l'amont se superposent. Cette partie de l'échelle qui a 5 m. 75 de longueur est recouverte d'une calotte de ciment armé dans laquelle on a enchâssé des hublots de verre, afin d'éclairer le passage.

Les amortisseurs sont formés de plaques de bois épaisses qui s'encastrent dans des ferrures en U. Elles ne descendent pas jusqu'au fond du radier et le poisson doit passer dessous. Enfin, l'entrée du couloir est surmontée d'un arc en fer supportant une ampoule de 500 bougies avec réflecteur.

Jamais aucun poisson n'a voulu passer par cette échelle qui a été faite après la construction du barrage et qui a coûté près d'un million.

Si l'on en cherche la cause, on remarque d'abord que le pied de cette échelle déborde de plusieurs mètres sur l'alignement du barrage. Le poisson qui suit les bouillons de la chute pour chercher un passage vient buter contre la paroi de l'échelle et retourne.

En second lieu, l'entrée est précédée d'un petit bâtardeau percé d'une étroite ouverture. Quand le saumon a passé par cette ouverture avec précaution et sauté la marche il se trouve dans le bassin de repos. Il lui faut alors s'engager dans l'étroit couloir de 60 centimètres de large sous la menace, à la moindre déviation, de se heurter contre un des amortisseurs et de se blesser. S'il a réussi ce tour de force, il lui reste encore à traverser la muraille de ciment par un trou rond de la grandeur d'un plat pour entrer, dans l'obscurité, parmi les chicanes des amortisseurs en V qu'il doit passer par en dessous. Je dis dans l'obscurité, car il y a longtemps que le calcaire a recouvert les hublots. S'il parvenait à parcourir ces derniers 5 m. 75, il pourrait déboucher dans la nappe supérieure par une des quatre ouvertures, et encore à condition que les vannes en soient ouvertes, indispensable précaution que les usiniers oublient trop souvent.

Il faut tout ignorer des mœurs du saumon pour supposer qu'il s'engagera dans ce dédale. Il n'a pas l'habitude de franchir les obstacles par petits bonds successifs, mais d'un seul élan

comme un cheval de course. Ce batardeau et le bassin de repos brisent cet élan, le corridor avec sa garniture latérale d'amortisseurs en volets lui apparaît comme un piège et le tunnel l'effraie. Son instinct lui a enseigné qu'un barrage se franchit par-dessus et non par-dessous et je ne pense pas que l'éclairage de 500 bougies lui paraisse naturel. En tout cas, nul ne s'est risqué à tenter cette acrobatie. Tous se sont efforcés de sauter par-dessus les aiguilles et quelques-uns par fortes eaux ont réussi à passer.

Le saumon, pour franchir une chute naturelle, a coutume de prendre son élan assez loin de l'obstacle. Arrivé au pied, il fait un grand saut hors de l'eau pour gagner le plus d'avance possible, rentre dans la chute en frétilant de toute sa vigueur et s'il peut mettre seulement le nez sur le sommet du déversoir, il exécute un renversement et glisse dans le bief supérieur.

En outre, ce n'est pas n'importe où qu'il attaque un barrage, mais en général là où il y a le plus de profondeur et où le volume d'eau qui passe par-dessus le déversoir lui semble le plus épais.

Pour construire une bonne échelle, il faut donc d'abord étudier où le saumon cherche à passer. Dans un barrage en V ce sera souvent au sommet de l'angle; s'il traverse en biais la rivière ce sera peut-être dans l'angle aigu. En tout cas, il faut que le couloir s'amorce dans une partie de la rivière ayant au moins 1 m. 50 de profondeur avec une longueur suffisante pour qu'il puisse prendre son élan.

Qu'il n'y ait aucun obstacle pour le briser.

Que le pied de l'échelle soit sur le même alignement que le pied du barrage,

Que l'échelle soit construite en amont du barrage et aussi longue qu'il le faut pour que la vitesse du courant n'excède pas 6 à 7 mètres à la seconde.

A mon avis les amortisseurs sont inutiles et dangereux. Le fond du radier doit être parfaitement uni et le sommet de l'échelle lisse et arrondi. Sinon, le saumon qui aborde la passe par un saut risque de se blesser en tombant sur un amortisseur. Il se laisse alors dériver et renoncera peut-être à franchir l'obstacle.

Dans ce barrage de Maisons-Rouges qui a 4 mètres en cote normale, si le déversoir qui se trouve sur la rive droite avait été construit en pente plus douce avec un seuil bien lisse et arrondi, je suis persuadé qu'il aurait suffi à assurer la montée du saumon par temps de crue. Mais l'échelle a été établie du côté opposé près de l'usine.

Si l'on admet que le saumon lancé peut parcourir 12 mètres à la seconde, et je crois que c'est le chiffre qu'avait adopté M. Kreitmann, bien que je le considère personnellement comme inférieur à la réalité, il suffira que le courant n'excède pas 6 à 7 mètres/seconde pour que le saumon passe aisément. Cette vitesse d'élan est très difficile à contrôler parce qu'elle varie avec l'angle de pente et le débit d'eau. Il faut l'avoir longtemps observée dans des lieux très différents pour s'en faire une idée approximative.

Il va sans dire que ces échelles ne sont opérantes que dans les barrages de 4 à 6 mètres comme on en trouve en pays bas. En montagne, où l'on construit de plus en plus de formidables ouvrages ayant 40, 50 mètres de hauteur et même davantage, il faut trouver autre chose.

Les Américains ont imaginé de faire des ascenseurs qui fonctionnent automatiquement par le poids de l'eau. Le saumon entre dans la chambre au pied du barrage. Elle s'élève à intervalles réguliers et le déverse avec l'eau dans le bief supérieur. Ce système, qui ne peut s'appliquer qu'à des eaux extrêmement poissonneuses, n'a pas donné les résultats qu'on en attendait.

Aussi semble-t-il préférable, pour ces hauts barrages, d'adopter les passes à saumons telles qu'on en voit tant en Norvège. Elles consistent à creuser un canal de dérivation d'autant plus long que la chute est plus haute, de façon que la pente ne produise pas un courant plus rapide que la nage du poisson. Sur certaines rivières dont les bords sont garnis d'énormes rochers, dans lesquels il serait trop coûteux de forer un canal, les Norvégiens se contentent de construire des passes en planches de sapin qui ressemblent aux sluices des laveurs d'or. Il y en a qui n'ont que 0 m. 75 à 1 mètre de largeur pour 0 m. 60 à 0 m. 70 de profondeur. Ces canalisations sont supportées par des sapins entrecroisés. Si rudimentaires qu'elles paraissent, les saumons y passent un à un, paraît-il.

Les canaux de dérivation doivent être amorcés en aval dans une courbe de la rivière, de telle manière qu'ils continuent le thalweg en ligne droite. Les saumons s'y engageront et trouvant un courant régulier continueront leur route.

On a objecté que de tels canaux seraient un véritable piège à saumons qui attirerait tous les braconniers. Il est évident qu'une passe doit être gardée. C'est même un endroit tout indiqué pour une maison de garde. Le reste est une question de répression. Il faut qu'elle soit assez sévère pour décourager la récidive.

Une autre objection est la suivante : supposons que les reproducteurs arrivent à gagner les frayères, que deviendront les tacons à la descente ? Ne se tueront-ils pas en exécutant un saut de 30 mètres ou en passant dans les turbines ?

Les exemples manquent pour réfuter cette objection. Cependant on peut faire valoir les arguments suivants :

Les tacons dérivent presque toujours en surface. Il y a donc peu de chances pour qu'ils se laissent happer par la prise d'eau des turbines qui, dans ces barrages, s'ouvre toujours à une certaine profondeur. Mais, même dans cette hypothèse, des

expériences ont été faites dont j'ai lu le compte rendu. Elles concluaient à un pourcentage de mortalité moins élevé qu'on aurait pu le supposer. Les petits poissons se retrouvent sous les turbines étourdis, mais bien vivants. De même, je me souviens d'avoir lu qu'au bas des chutes du Zambèze, une quantité de crocodiles attendent les gros poissons qui ont sauté le barrage et que leur chute a étourdis.

Il est possible que leur instinct pousse les tacons à descendre par la passe plutôt qu'à faire le saut par-dessus le déversoir. Mais même en ce cas, si la rivière en aval est assez profonde, je ne suis pas convaincu qu'ils ne puissent survivre. La vitesse avec laquelle l'eau tombe perce la couche d'eau inférieure. Le tacon, mêlé à cette eau, passe avec elle à travers la résistance. En tout cas, c'est une expérience assez facile à faire et à vérifier. Si le résultat était favorable, si le déchet n'était pas trop élevé, il y aurait peut-être économie, au lieu de passes à saumon à construire des stations d'élevage et à produire en grande quantité des alevins qu'on répartirait sur les frayères. Comme ils remonteraient un jour ou l'autre dans la rivière où ils ont été élevés, on les verrait adultes sous le premier barrage infranchissable.

Malheureusement les usiniers s'opposent à la création de canaux de dérivation, parce qu'ils ne veulent pas céder une seule goutte d'eau et que la disparition du saumon les laisse indifférents. L'État jusqu'ici n'a jamais joui d'une autorité suffisante pour vaincre cette résistance parce que lui aussi se soucie peu de la disparition de nos richesses naturelles, pourvu qu'il ait la paix. C'est aussi ce qui permet au fameux privilège des inscrits maritimes de subsister. Pourtant la question est très nette : Ou bien on construira des passes, ou bien le saumon disparaîtra de France. C'est déjà aux trois quarts fait, soit pour le seul bassin de la Loire une perte annuelle de trois à quatre millions.

Du bassin de la Vienne et de celui de la Creuse autrefois si vifs en saumons, il ne reste que la Gartempe dont les frayères seraient encore accessibles aux reproducteurs, s'ils pouvaient franchir le barrage de Maisons-Rouges. Aussi le regretté M. Kreitmann et depuis M. Larrieu, se sont-ils efforcés de faire aboutir le projet d'une nouvelle échelle dans ce barrage. Ce projet, dont on a pu voir la maquette à la dernière exposition et qui devait d'abord coûter plus de 600.000 francs a été ramené à 350.000. Il faut donc espérer qu'il sera réalisé d'ici peu. Souhaitons qu'il soit moins extravagant que l'échelle en service et que les saumons consentent à l'adopter.

VII

LES MONTÉES

Quand j'habitais en Touraine, à 4 kilomètres en amont de ma résidence se trouvait un barrage d'usine de 3 m. 75, le premier depuis la Loire et la mer. C'est dire si je me trouvais dans une situation privilégiée.

Il y avait trois montées de saumons par an. A la lune de mars, montée des dards (vandoises). On distinguait en dards de montée et dards de pays, les premiers venant de la Loire en livrée de noces, couleurs brillantes, bout des nageoires légèrement teinté. Ils étaient alors rudes et rapeux. On croyait tenir une lime en main. Pour franchir les rapides, la loi du moindre effort les obligeait à longer les bords. On les voyait en nappes sur le calcaire, dans 50 à 60 centimètres d'eau. Les professionnels en faisaient alors des hécatombes. Le grand Arsène s'était